

Que nous apprend la crise sanitaire pour relire notre mission en Eglise ?

CP Binche – 10 mai 21 – Olivier Fröhlich

Table des matières

Introduction.....	1
1° Toute crise apporte ses enseignements.....	2
2° Un autre rapport au temps – Vivre l’aujourd’hui de Dieu	2
3° L’homme être de relations	3
L’humain est être de relations.....	3
Nous sommes aussi solidaires de toute la création,	3
4° Essentiel, non-essentiel ?	3
5° Spiritualité en temps de confinement.....	4
6° Prendre soin d’une société et une Eglise blessées.....	5
Ecouter les arguments de l’autre.	5
Faire confiance :	6
Travailler à la réconciliation	6
7° Et le monde d’après ? Quelle société et quelle Eglise pour demain ?	6
Qu’est-ce qui habite le cœur de nos contemporains ?	6
Et quel est le cœur de notre trésor spirituel ?.....	6

Introduction

Il y a un peu plus d’un an, le coronavirus s’invitait dans nos vies. Presque à l’improviste. En tout cas, on ne s’était pas préparé à l’accueillir...

Au début, ce fut la **sidération** : nos vies étaient à l’arrêt, la société aussi, et de même l’Eglise. Il suffisait d’un peu de patience – pensait-on – et on allait s’en sortir, et pouvoir reprendre le fil de nos existences. On avait fait des réserves de pâtes et de papier toilette pour pouvoir tenir. Il nous semblait que ce serait une simple parenthèse dans nos vies.

Mais l’intrus avait décidé de s’incruster, et de prolonger son séjour chez nous... Petit à petit, on a appris à **vivre avec** lui...

Et puis, on s'est rendu compte que, même une fois sorti de la pandémie, on n'en resterait pas indemne, et que l'on resterait **longtemps marqué** par ce drame de l'humanité.

Trois stades successifs de réactions : attendre un mieux, vivre avec, envisager un avenir différent. Je vous propose de nous situer dans cette 3^e étape, et de nous projeter dans l'avenir : quels enseignements tirer de cette pandémie ? J'en évoquerai quelques-uns, tant pour la société que pour l'Eglise. Car nous ne sommes pas ici pour contempler notre nombril ecclésial, mais pour être attentif au bien de tout un chacun. Nous sommes Eglise pour le monde.

1° Toute crise apporte ses enseignements

Cette crise, comme toutes les crises, nous apprend quelque chose de nous-mêmes, de notre société, peut-être même de Dieu.

Le coronavirus a eu un effet **révélateur** pour la société. Des situations que l'on connaissait ont subitement été mises en lumière : le scandale des familles habitant dans de petits appartements en pleine ville, ou dans des logements insalubres, a semblé exacerbé par le confinement – on connaissait la situation, mais subitement elle est devenue choquante. La difficile situation des soignants qui travaillent à flux tendu a été perçue quand les lits de soins ont commencé à manquer.

Attention que l'effet révélateur est vite oublié : les soignants que l'on applaudissait tous les soirs il y a un an sont redevenus des empêcheurs de tourner en rond quand ils insistent sur les précautions sanitaires.

Le coronavirus a aussi eu un effet **accélérateur**. Des phénomènes qui étaient déjà à l'œuvre ont vécu un coup d'accélération, comme si on progressait de 5 ou 10 ans en 6 mois ou un an. C'est le cas du télétravail, ou des paiements sans contact. C'est probablement le cas aussi de la pratique dominicale : la désaffection de nos assemblées est une réalité depuis longtemps, elle aura simplement été accélérée par le virus.

Quand le peuple d'Israël est exilé à Babylone au 6^e s av JC, tout s'effondre. Le peuple est laminé et perd son indépendance politique, mais surtout les signes de la présence de Dieu semblent disparaître : ils sont loin de la Terre Promise par Dieu à Abraham, et le Temple de Jérusalem, où Dieu venait habiter, est détruit. Mais ce qui apparaît comme un désastre politique et religieux deviendra une **occasion de relire leur histoire et leur tradition spirituelle**, et sera le point de départ d'un nouvel essor. Et le judaïsme va redécouvrir le trésor de la Torah, et la placer au cœur de sa spiritualité.

Comme les exilés, à nous de voir quels enseignements tirer de cette crise. Que redécouvrir de notre trésor spirituel pour revivre après cette crise ?

2° Un autre rapport au temps – Vivre l'aujourd'hui de Dieu

Au début de la pandémie, nous avons globalement mis nos vies entre parenthèses. Avec beaucoup de différences : certains étaient cloîtrés chez eux, d'autres surchargés de travail... Mais globalement, on attendait que la situation s'améliore. Voilà que cela dure... Alors il faut réinventer le quotidien.

Le confinement nous a appris à réapprivoiser autrement le temps : nos journées s'écoulaient différemment. On a redécouvert un autre rythme de vie, qui fait du bien à beaucoup. Certains ont eu la joie de vivre plus en famille, de pouvoir prendre du temps avec leurs enfants... Faudrait-il prendre une fois par mois un «

dimanche confiné », comme le propose Mgr de Moulins-Beaufort ? Comme Dieu qui s'arrête pour se poser et se reposer au 7^e jour de la création...

Plutôt que d'attendre que cela aille mieux, vivons l'aujourd'hui, et l'aujourd'hui de Dieu. Tout n'est pas possible, mais Dieu reste présent. Même en temps normal, on peut toujours rêver plus ou rêver mieux. Plutôt que de voir ce qui ne va pas ou qu'on ne peut pas faire, redécouvrons ce qui est possible. Je peux toujours prier. Je peux toujours être solidaire.

Vivre l'aujourd'hui de Dieu signifie s'interdire la nostalgie. Cela vaut aussi pour notre vie en Eglise en général. Ne vivons pas dans les souvenirs de ce qu'on a vécu, avec le rêve illusoire que cela revienne, mais discernons ce que, aujourd'hui, nous avons à vivre comme Eglise.

3° L'homme être de relations

Nous vivons une crise mondiale, qui touche toute l'humanité. Elle nous rappelle deux dimensions importantes de l'être humain.

L'humain est être de relations

On a redécouvert l'importance du lien social. Les contacts humains nous ont manqués. Ne pas pouvoir embrasser ses enfants et ses petits-enfants, ne pas pouvoir accueillir ses amis, renoncer aux moments de rencontre que ce soit au travail ou dans nos loisirs... Tout cela est douloureux !

On a redécouvert aussi que nous sommes toutes et tous solidaires en humanité, jeunes et vieux, de tous pays et continents. On s'en sortira ensemble ou pas.

La question des vaccins est intéressante à cet égard : on accepte d'être vacciné pas seulement pour se protéger soi, mais pour permettre d'atteindre à l'immunité collective qui permettra d'éradiquer le virus. Et elle nous provoque à une solidarité mondiale : cela ne sert à rien de ne vacciner que les pays du Nord riches, car ils seraient à la merci du virus qui continuerait à proliférer dans les pays du Sud.

Nous sommes aussi solidaires de toute la création,

et nous ne maîtrisons pas pleinement le créé : c'est bien un petit virus transmis par un animal, le pangolin peut-être, qui est venu mettre à l'arrêt la planète. Et cette pandémie nous rappelle notre fragilité. Nous nous croyions tout-puissants, nous nous découvrons à la merci d'un virus.

Je vous propose aussi une réflexion que m'inspire le parallèle entre pandémie et crise écologique. **L'homme se comporte somme toute comme un virus.** Un virus essaie de coloniser tout l'espace vivant disponible. Mais il échoue quand il tue son hôte : le bon virus est celui qui ne tue pas son hôte, car il meurt aussi, ou qui le tue suffisamment lentement pour lui permettre de se propager.

L'homme se comporte vis-à-vis de la planète comme un virus vis-à-vis d'un corps humain. Il l'occupe, la colonise partout, jusqu'à la rendre malade et la tuer à petit feu... Mais s'il veut survivre, il ne peut pas tuer son hôte, la Terre qui le nourrit. Il est bon de le rappeler à l'heure de l'écologie et du développement intégral.

4° Essentiel, non-essentiel ?

Un des multiples débats qui nous a occupés est celui de la distinction entre ce qui est essentiel et ce qui ne l'est pas. Quels sont les commerces essentiels ? La culture, la pratique religieuse sont-elles essentielles ? La

question ainsi posée fausse le débat : il vaudrait mieux parler d'activités *prioritaires*, plutôt que d'*essentielles* ou non. Mais elle touche à un débat de société important. Un débat qui traverse aussi l'Eglise : la messe du dimanche est-elle essentielle ?

Chacun a sa perception de ce qui est essentiel, et c'est légitime. Pour l'un, par exemple, pouvoir faire du sport est essentiel à son équilibre psychologique, et pour l'autre ce sera un simple loisir. La réouverture des coiffeurs était plus attendue par nombre de dames que par les vieux messieurs chauves... Vous ne percevez probablement pas l'activité du tatoueur comme essentielle. Mais pour lui, c'est son gagne-pain, ce qui lui permet de nourrir sa famille.

Ces tensions ont montré qu'il fallait **revisiter notre système de valeurs**, abandonner la fausse opposition entre humain et économie : les deux sont intimement liés. Mais un modèle de développement purement économique mène à la catastrophe. Il faut repenser notre modèle de société : il ne suffit pas de promettre à chacun la prospérité et le bien-être économique. Le modèle du progrès est la croissance de l'humanité dans toutes ses dimensions – physiques et de santé, sociales, spirituelles ... – et dans sa capacité au don de soi et au service.

C'est l'occasion de nous poser la question : qu'est-ce qui est essentiel ? On peut la poser pour nous individuellement, bien entendu. Je vous suggère de la poser comme conseil pastoral : **qu'est-ce qui est essentiel pour notre Eglise et pour notre société ?**

Remarquez que, pour nos décideurs politiques, **la religion n'est plus essentielle**. On n'en parle pas dans les conférences de presse, et elle n'est pas prioritaire par rapport à d'autres secteurs comme l'enseignement. Mais, à ceux qui se plaignent, je rappelle que les lieux culturels sont restés longtemps fermés, plus longtemps que les églises.

C'est le reflet de la réalité : dans notre société, la religion est devenue une activité comme une autre. Le dimanche matin, certains enfourchent leur vélo, d'autres vont à la messe. Les enfants doivent choisir entre la catéchèse, les mouvements de jeunesse et la musique... Tout est mis sur le même pied. Ne dites pas « le KT, c'est plus important », dites : « le KT, c'est plus épanouissant, ou plus amusant... » Encore faut-il que ce le soit effectivement ! Il faut donner l'envie de découvrir le Seigneur.

5° Spiritualité en temps de confinement

Nous avons vécu une fête de Noël, deux carêmes et ceux temps de Pâques confinés ou semi-confinés. Quels enseignements en tirons-nous pour notre foi ?

Nous avons pu redécouvrir le sens du carême comme temps d'austérité : durant cette pandémie, nous avons jeûné de beaucoup de choses. Nous avons réappris **le renoncement à soi pour le bien d'autrui**.

Une question qui a beaucoup préoccupé nos paroisses est celle des célébrations. On a vu fleurir les messes sur Youtube ou sur Facebook. C'est très bien, et je félicite tous ceux qui ont pris des initiatives. Mais je pense qu'on a raté l'enjeu. Il y avait une opportunité d'inventer des modes de prière à la maison, en famille. Ou d'autres modes de prière et de partage, via les vidéoconférences par exemple. Mais on a été peu créatif. On a juste utilisé une technique, la vidéo, pour faire des ersatz de messes : un prêtre tout seul, sans communauté, des rites au rabais, pas de dimension solidaire (signifiée dans la collecte).

La question se pose : comment nourrir notre intériorité ? Comment enrichir notre vie spirituelle ? Certains se sont trouvés bien démunis ! Nourrir la spiritualité, ce n'est pas seulement multiplier les activités

spirituelles ou les temps de prière ou de célébration. C'est permettre aux événements de **dilater notre prière aux dimensions du cœur de Dieu** et aussi **laisser les événements purifier notre vie spirituelle**.

Une autre invitée s'est imposée à notre table comme une intruse : la mort. Dans notre société occidentale, on cache la mort : on meurt à l'hôpital ou en MR, on n'emmène plus les jeunes enfants aux funérailles pour qu'ils ne soient pas traumatisés... Et voilà que tout à coup, elle s'invite dans nos journaux chaque jour pour de tristes statistiques ou des reportages aux soins intensifs. Or la mort fait partie de la vie. Elle fait partie intégrante de la destinée de chaque être humain. En faisons-nous un échec ou une étape ? Comment faire de la mort un acte humain, pour celui qui s'en va, pour ses proches, pour les soignants ? La réflexion sur la mort est au cœur de la foi chrétienne, qui lui donne un horizon : elle est un passage vers la vie éternelle. Il est urgent de **ré-humaniser la mort**, de lui redonner du sens dans une vie humaine.

6° Prendre soin d'une société et une Eglise blessées

Ce qui nous a été imposé est brutal, il faut le rappeler : confinement, interdiction de contacts, fermeture de nombreuses activités, télétravail ... On en voit aujourd'hui certaines conséquences : économiques (pour des secteurs comme l'Horeca où les faillites vont se multiplier), psychologiques (dépressions), sociales (violences conjugales), éducatives (pertes d'apprentissage) ...

Ces mesures ont été prises au nom de la solidarité collective : le but était de ne pas surcharger les hôpitaux, donc de pouvoir soigner tout le monde. Et dans un premier temps, spécialement les personnes âgées et les plus fragiles. Ce sont aussi elles qui ont été vaccinées en premier. Cette solidarité mérite d'être soulignée, parce qu'elle montre la maturité de notre société démocratique.

Mais au fur et à mesure des semaines, on constate qu'il n'y a plus seulement de la lassitude, il y a aussi de la tension, de la révolte. On ne comprend plus, ou on n'accepte plus, les mesures sanitaires. On voit des manifestations de révolte. Dans l'Eglise aussi, on connaît ces réactions, notamment par rapport à la bulle de 15 et les restrictions pour le culte. Et certains reprochent aux Evêques de ne pas suffisamment défendre notre liberté de culte.

Ce qui est effectivement une vraie question : au-delà du nombre de personnes autorisées, il s'agit de protéger nos libertés fondamentales dans une société démocratique !

Je trouve que différents points de vue sont légitimes. Il est légitime d'estimer que ce n'est pas correct de limiter à 15 le nombre de participants aux célébrations, parce que la messe est vitale pour eux. Il est tout aussi légitime d'estimer que la priorité absolue doit être la sécurité sanitaire, et qu'il faut sacrifier notre liberté de culte pour le bien-être commun. Je pourrais prendre d'autres exemples dans la vie sociale...

Comment dépasser ces blessures ?

Cette crise est une chance extraordinaire de découvrir d'autres points de vue, des ressentis différents, de nourrir le dialogue, parce que nous sommes toutes et tous en souffrance, et que nous avons besoin de le partager.

Ecouter les arguments de l'autre.

Cette crise est une chance extraordinaire de découvrir d'autres points de vue, des ressentis différents, de nourrir le dialogue, parce que nous sommes toutes et tous en souffrance, et que nous avons besoin de le partager.

Faire confiance :

nous avons eu l'impression tout au long de cette crise que nous n'étions pas pris au sérieux. On n'a pas consulté les citoyens sur les mesures à prendre, qu'on nous imposait à coups de menaces de PV à 250€ plutôt que de faire appel à notre sens des responsabilités. Il fallait imposer des mesures drastiques, car certains ne prenaient pas conscience de la gravité de la situation. Mais comment trouver un juste milieu ? Beaucoup se sont sentis déresponsabilisés, voire infantilisés.

Voilà une belle leçon aussi pour l'Eglise : plutôt que d'imposer des règles, faisons appel à la conscience de chacun. « *Nous sommes appelés à former les consciences, mais non à prétendre nous substituer à elles.* » écrit le pape François à propos du mariage (*Amoris Laetitia* 37) mais son propos peut être élargi à toute la vie chrétienne. Comment nourrissons-nous la liberté intérieure de chacun ?

Travailler à la réconciliation.

L'Eglise est le « sacrement de l'unité du genre humain » (cfr *Lumen Gentium* 1). Nous avons redécouvert la notion chrétienne de bien commun à travers le destin solidaire que nous impose le coronavirus. Quels sont les choix de société qui sont au service du bien commun ?

« Prenez soin de vous », répétons-nous depuis un an. Comme Eglise, comment prenons-nous soin ? Autrefois, on définissait le ministère du curé comme la *cura animarum*, le soin des âmes – c'est d'ailleurs ce qui lui a donné son nom. Comment, comme Eglise, prenons-nous soin aujourd'hui de l'humanité ?

7° Et le monde d'après ? Quelle société et quelle Eglise pour demain ?

On voit fleurir pas mal d'articles et de réflexions sur ce que sera l'après-coronavirus. Certains espèrent que tout va changer, d'autres estiment au contraire qu'on reprendra nos vieilles habitudes. Entre ces deux extrêmes, beaucoup remettent en question certains de nos fonctionnements sociaux, économiques, culturels, religieux...

Que sera l'avenir ? Bien malin qui peut le dire. Rien n'est écrit. Il nous appartient donc de nous y engager !

Je pense que la pandémie peut nous aider à réfléchir librement, parce que beaucoup de nos activités habituelles se sont arrêtées ou ont été entravées. Du coup, on peut se poser les questions fondamentales :

Qu'est-ce qui habite le cœur de nos contemporains ?

Quelles sont les inquiétudes, les recherches de sens, les désirs profonds des femmes et des hommes d'aujourd'hui ? Nous devons partir de là pour que l'Evangile soit parlant, qu'il aide chacun à grandir.

Et quel est le cœur de notre trésor spirituel ?

Ce que nous avons à vivre et à offrir au monde ? Le cœur de l'Evangile ?

C'est aussi la dynamique de Pentecôte : les apôtres sortent du Cénacle, ils se déconfinent, dirait-on aujourd'hui. Et chacun de ceux qui entend les apôtres les entend dans sa propre langue. L'Evangile vient parler à chacun. Aujourd'hui, nous avons du mal à parler les langues de chacun, à faire de l'Evangile une réponse aux aspirations profondes de l'humanité.

Cela nous oblige à sortir de notre zone de confort, à abandonner certaines de nos activités habituelles, à créer du neuf... « *Duc in altum* », « avance en eau profonde », dit Jésus aux apôtres qui peinent à recueillir du poisson (Lc 5,4).